

Le Calepin

- BLEU -

n°5 - 1^{er} février 2018

n°5 – Le modèle

Sommaire

YVAN RADUSZENSKA MODÉNATURES	3
ROGER WALLET SOUS LES TROPIQUES	7
MARIO LUCAS LE MODÈLE ROUGE	9
LÉO DEMOZAY LE BALCON SUR LA MER	11
MICHEL LALET TROIS MODÈLES :	
. MODÈLE STANDARD	13
. MODÈLE MODÉLISANT	14
. MODÈLE LITTÉRAIRE	15
MARC FRÉTOY SIX PORTRAITS DE MON PÈRE	17
NADINE FOUCHET SUR LA FIN, DEXTER TAPAIT DANS LES BOÎTES	19

MODÉNATURES

– Je ne vois là rien d'étrange, Dexter, répond Simone en enfilant son peignoir. Vraiment. Quoi de plus normal de rêver d'un peintre en train de peindre quand on est peintre soi-même ?

Dexter reste un moment sans répliquer, les yeux rivés sur sa palette.

– D'accord avec toi, finit-il par dire. Mais admets que la fin est extraordinaire ! Lorsqu'il a terminé sa séance de peinture, je le vois nettoyer ses pinceaux, ses brosses. Puis il range l'atelier. Il se lave les mains, les essuie soigneusement. Et d'un coup, comme si de rien, je vois ses mains se détacher de ses poignets, tomber dans le lavabo en gesticulant comme des araignées...

– Oui. C'est assez bizarre.

Dexter finit par pousser son chevalet sur le côté, lève la tête vers Simone en train de se brosser les cheveux. Au travers du grand miroir, la vieille femme l'observe d'un œil amusé.

– Assez bizarre ? rétorque-t-il. Ce rêve te paraît juste assez bizarre ? Moi je le trouve plein d'étrangeté !

– Et cette étrangeté t'inquiète ! Voyons, Dexter...

– Oui. C'est exactement ça !

Simone part d'un grand éclat de rire. Elle a l'habitude des contradictions, des revirements de pensées de Dexter depuis quinze ans qu'elle est son modèle exclusif. Mais le savoir inquiet à cause de l'étrangeté d'un rêve... « Vraiment ! Le tableau que tu es en train de faire a plus d'étrangeté que tous les songes de ta vie ! » pense-t-elle sans vouloir l'exprimer. Elle regarde un temps Dexter assis

sur sa chaise, la palette pendue au bout de l'index comme une muleta, et ses yeux vifs qui la fixent au travers du miroir. Elle perçoit toujours cette audace teintée d'arrogance que quelques rides affirment. Cette même fougue d'il y a quinze ans, cette même folie que l'âge a rendue plus clairvoyante. Cependant Simone y discerne aussi un reflet de désarroi. Il semble réellement préoccupé. Elle finit par le rejoindre et se campe derrière lui.

– Ce n'est qu'un rêve parmi tous tes rêves après tout, susurre-t-elle.

– Ça me perturbe terriblement, tu sais. marmonne-t-il. Il y a quelque chose d'irrésolu là-dedans.

Il ne quitte pas des yeux le miroir où se reflètent sa silhouette et les mains de Simone qui s'est enquis de lui masser les épaules. Elle a le regard incliné vers la toile posée sur le chevalet. Une toile presque achevée.

– Cela fait quatre mois qu'on travaille d'arrache-pied sur ton tableau, reprend Simone sans quitter le tableau des yeux. Et tu es à la veille de le terminer. Et, comme à chaque fois, ton inconscient se rebiffe, fait un peu le malin. Je te connais bien là, Dexter Ward ! Tu n'as jamais aimé ce moment où il va falloir que tu quittes ta toile.

– Je ne crois pas que ce soit ça, Simone, rétorque-t-il. J'accepte d'arrêter parce qu'il le faut. Il est nécessaire d'abandonner la toile à sa vie sans plus rien y mettre. Même si elle n'est pas parfaite, qu'il faudrait remanier certaines choses. Même si en arrêtant, j'ai toujours ce sentiment que le véritable travail allait commencer pour moi. J'arrête et je l'accepte comme les rêves qui accompagnent

toujours cet abandon. Cependant, ce qui rend étrange ce rêve-là, Simone, c'est que je suis certain de l'avoir déjà fait.

- En es-tu sûr ?

- Bon sang oui ! Mais ça doit remonter à trente ans au moins !

Simone suspend ses gestes et regarde fixement Dexter au travers du miroir.

- Tu avais quel âge ? dix-sept ? dix-huit ans ? À mon avis, c'est l'approche de la cinquantaine qui te turlupine. Inconsciemment, tu refuses l'échéance du demi-siècle, et tu veux y échapper en te rêvant comme si le temps était à venir.

- Non, Simone ! Non, non, et NON !

Dexter se lève d'un bond de son siège, se met à tourner en rond autour de son chevalet, sans plus se préoccuper de Simone.

- Ce matin, les atmosphères ont persisté longtemps après que je me sois levé et totalement réveillé. J'ai même un goût de Drum qui traîne encore au fond de la gorge. C'est pour te dire ! C'est obsédant ! Se voir dans son atelier... C'était bien mon atelier, aménagé dans la cave. Celui dans lequel j'avais l'habitude de peindre il y a trente ans ! Rue Madame ! Les murs en briques rouge, la moquette rase et grise, les lucarnes bouchées d'un carton... Les odeurs de tabac froid, de pierres humides piquées de médium vénitien... Et puis le chevalet bien calé au milieu de l'espace juste en dessous du néon. Avec à sa gauche la petite servante à roulettes sur laquelle les tubes s'agglutinaient en vrac contre les pots de yaourts en grès remplis de siccatif, d'huile de lin. Avec à sa droite, le rectangle de verre plaqué sur la console fixe, où dansaient des ronds d'huile colorés. Et assis sur la chaise à roulettes, éclairé par le néon blafard, bien en face de moi... : Moi ! avec trente ans de moins, en train de me peindre ! Je me suis vu en train de me peindre, Simone ! Tu com-

prends ? J'étais à la fois le sujet, l'exécutant, et l'œuvre !

- Bon sang Dexter, arrête ! C'est schizophrène ton truc !

Mais Dexter ne veut pas arrêter. Il continue de tourner autour du chevalet, puis, sans prévenir, se place en face du grand miroir qui court sur toute la hauteur du trumeau.

- Tu sais, Simone, dit-il en fouissant avec insistance dans le reflet de son visage, je me demande si au fond il n'existerait pas une part de moi qui serait autonome. Un bout de moi indépendant, libéré des sollicitations du réel, qui se laisserait aller à créer par lui-même. Un Je qui observerait ce que je fais comme si j'étais un spécimen, un modèle, et qui fabriquerait ses propres œuvres. Des œuvres secrètes, invisibles à mon regard, indolents à mes sens...

Simone disparaît derrière le paravent. Dexter n'entend plus que sa voix.

- Tu te trifouilles déjà assez la cervelle quand tu peins. Ne va pas compliquer ce qui n'est déjà pas simple.

- Ce rêve m'a remué, Simone ! Vraiment secoué. Et puis, c'est un concept qu'il n'est pas si compliqué d'imaginer : des œuvres me représentant peint par un autre Moi. Un Moi passé qui me peint présent...

- Je est un autre, Dexter.

- Ah oui ? Eh bien, si Je est un autre, Rimbaud était un con !

Cela fait trois nuits d'affilée que ce rêve absurde vient le visiter. C'est devenu une obsession à laquelle Dexter ne peut se soustraire. L'atelier, toujours le même. Les petites dessertes à leur place, les tubes, les pinceaux, les pots de yaourts

en grès... Le néon blafard... Et cette odeur de tabac froid mêlée à l'humidité des pierres piquées de médium vénitien...

« Non c'est faux ! » rumine-t-il pour s'échapper, le regard plongeant dans son mug rempli de café. « C'est faux. Simone a raison. Sans doute la cinquante, et puis Rimbaud n'est pas con. Mais bon sang ! Qu'est-ce-que cela peut bien vouloir signifier ? »

Les dernières séances qu'il a passées sur son tableau ont été lourdes. Simone était venue comme à son habitude, avait posé de façon parfaite, anticipant les moindres postures qui se faisaient jour dans son esprit, sans qu'il ait eu besoin de parler. Quatre mois passés sur le même tableau avaient fini de les roder à se comprendre dans le silence de l'atelier. Oui, l'osmose entre elle et lui avait été parfaite.

Cependant lui, il s'était senti besogner la toile avec des doigts empesés de lenteur, un œil tourné en dedans de lui et des sens en dormance. Il avait peint comme de côté.

« Simone a raison » répète-t-il encore, sentant les odeurs imaginaires refaire surface.

Cette nuit, il a essayé d'établir un contact vers son jeune parangon. Mais étant réduit à une simple figure peinte, il ne pouvait que regarder droit devant lui sans pouvoir ciller la moindre paupière. Ses lèvres étaient serrées dans un rictus de défi et ses mains, à peine esquissées, tenaient fermement ce qui semblait être une ébauche de palette repue de couleurs, agrémentée d'un couteau suintant de Véronèse.

Malgré sa condition d'œuvre soumise au vouloir des regards, Dexter avait remarqué une légère différence cette fois-ci. Une chose qui ne lui était pas apparue les nuits précédentes. C'était imperceptible, mais quelque chose avait changé. Ce n'était pas dans l'atelier, ni dans la disposition des cho-

ses. Non. C'était sur la toile. Là même où Dexter était incapable de la moindre manifestation. Le peintre avait commencé à ébaucher une autre figure. Dexter était incapable de savoir si cette figure à peine amorcée était proche de la sienne, si elle était à côté de lui, derrière lui... Il avait seulement senti sa présence ténue. Elle semblait familière, mais il avait eu beau chercher quelle figure son double était en train de peindre, il était resté dans l'expectative. « Peut-être peint-il un autre Moi plus jeune, un autre Je plus vieux encore. Peut-être peint-il les variations de mon ego... » pense-t-il. « Comme le tableau des Modénatures de Simone que je suis près de terminer... »

Le grincement de la porte de l'atelier, contiguë à la cuisine, l'arrache à ses réflexions. Son œil s'égare vers l'horloge qui surplombe le vaisselier. Neuf heures trente. « Simone vient d'arriver » pense-t-il avec appétit. « Dernière séance aujourd'hui. Peut-être aujourd'hui... Sûrement aujourd'hui ! Il faut savoir s'arrêter, bon sang ! »

Il finit par se lever de sa chaise. Avant de rejoindre Simone dans l'atelier, il lui prépare un mug de café. « Les modénatures de Simone » marmonne-t-il en visualisant son tableau. Plusieurs nus de Simone s'y déclinent dans un ballet subtil. Roulis des corps, regards graves, malicieux, durs et légers tour à tour, lèvres qui parfilent l'étendue de la toile. Et ces mains suspendues qui rythment l'ensemble de l'espace d'une scansion gracieuse.

« Les modénatures... » se répète-t-il en rentrant dans l'atelier. Simone est en peignoir, debout face à la toile. Dexter la rejoint, lui tend le mug qu'elle prend sans le regarder.

– Que pourrais-tu retoucher de plus ? Lui demande-t-elle d'une voix posée. Ton tableau est très bon comme il est Dexter.

– Tu as raison, Simone, répond-il en déposant un peu de Véronèse sur sa palette. Tu ne poseras

pas aujourd'hui. Mais reste en peignoir et assieds-toi à mes côtés, le temps que je termine. Il me reste une chose à rajouter à ces « Modénatures ».

Cependant que Dexter plonge un couteau dans la peinture, Simone s'assoit, un sourire en coin.

– Je ne vois vraiment pas ce qui peut manquer à ce tableau, dit-elle d'un ton taquin.

– Mes mains, répond-il, l'œil rivé sur la toile. Juste mes mains.



Ferdinand Desnos



SOUS LES TROPIQUES

à Gino, à jamais

C'est dans les dicos que j'ai appris la vie. J'ai toujours un vieux Larousse des années 40 qui porte le tampon École de Saint-Maximin (Oise). Je le feuillette volontiers les soirs de vague à l'âme.

On était tous les deux de la cité Péri. Saint-Max était un océan de ruines. Nous qui n'avions rien et n'étions pas promis à grand-chose, on s'inventait un destin glorieux quand l'été frémissant rassemblait notre troupe d'estropiés au bout de la carrière Parrain, mi-ombre mi-soleil, dans notre nid d'aigle du Tropicque. Pour ceux qui ne connaîtraient pas, le Tropicque est une sorte d'espace circulaire, creusé dans la pierre à la manière des maisons troglodytes, et dont la voûte s'est partiellement effondrée, par quoi le jour entre crûment. L'endroit n'est aujourd'hui plus accessible, sauf si, comme moi, on est en ces lieux comme chez soi.

Quand nous étions las des jeux de billes, nous plongions dans le dico. Gino nous y servait de guide. Nous rêvions souvent sur la double page "Marine" et ses somptueux dessins à la plume. Avec la disparition des voiles, la silhouette des bateaux avait beaucoup perdu. Même les deux immenses cheminées obliques du "grand paquebot rapide du XX^e siècle" ne pesaient pas lourd à côté des quatre mâts des caravelles.

« Vous verrez quand on y sera, sous les Tropiques », lâchait Gino.

« Mais où qu'on ira ? » reniflait Émile.

« Où ça ? » et Gino prenait son petit sourire en coin, tournait quelques pages et pointait : « Là ! » au beau milieu de la carte colorée de l'Asie. L'ongle de son index soulignait le mot "Indes". « Tu suis le pointillé : Ahmedabad, Chandernagor et, si ça te dit, on poussera à l'est jusqu'à Canton. La Chine ! » Et comme Léon se méfiait de ces peuples retors aux mœurs belliqueuses, Gino montrait une autre planche. « Mais là, pas question d'embarquer les mauviettes ! » Nous regardions, horrifiés, le lion bondir sur la croupe du zèbre,

faisant fuir un troupeau d'antilopes ; du haut d'un rocher, la panthère s'apprêtait à éreinter le gnou tandis que le crocodile s'approchait surnoisement d'un buffle occupé à se désaltérer ; les ethnies représentées n'étaient guère plus pacifiques : Nubien avec lance et bouclier, Kabyle sur le pied de guerre, Cafre bandant son arc et, sur son cheval, cartouchière en bandoulière et fusil à la main, un Boer surveillait tous ces indigènes. « Mais ça, c'est le Tropicque du Capricorne », expliquait Gino : « Walvis Bay, Rehoboth, Aminuis, Tsetseng, Lephepe, Sækmekaar, Giyani et là, sur la côte est du Mozambique, par 24° de latitude sud et 35° de longitude est, entre Massinga et Inhambane... Splaoutch ! Tu plonges dans l'Océan Indien. Ça vous tente ? »

Nous, on y était déjà, tellement il racontait bien...

Après le certif, chacun a suivi sa voie. Émile est entré chez Parrain. La tradition familiale... Léon a d'abord bricolé à droite et à gauche. Il a fini par s'engager en 54, il voulait voir du pays. Moi, j'ai fait mon apprentissage au garage de Saint-Leu. À partir des années 52-53, les voitures se sont multipliées dans le bassin creillois et je n'ai plus sorti le nez de dessous le capot. Gino, lui, a complètement disparu de la circulation. Sa mère était veuve, elle est retournée en Italie, c'est du moins ce qui s'est dit à l'époque.

Le 14 juillet 55, nous nous sommes retrouvés au bal. Nous fêtions nos vingt ans. Léon était en perm. La vie de caserne ne l'avait pas trop amoché. Il allait bientôt partir pour l'Afrique du Nord, "une opération de routine". Émile s'était marié l'hiver précédent, j'étais son premier témoin. Ils allèrent tourner sur la piste. Je fis un saut à la buvette et revins avec une bouteille de Bordeaux. Il y avait un monde fou. L'orchestre venait de Seine-et-Oise.

Le moustachu à l'accordéon fricotait avec le vibrato. À la batterie, ça cognait fort. Quant au saxo, c'était le beau gosse. Cheveux savamment étudiés côté crans, il en jetait.

Brusquement, quelqu'un me posa la main sur les yeux et, d'une voix feinte, déclama « Ô combien de marins, combien de capitaines... » Je me retournai vivement. C'était lui. Mon frangin, mon poteau ! Gino ! On tomba dans les bras l'un de l'autre, « Nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu fous là ? » Je m'écartai pour le dévisager. Il n'avait pas changé. Les mêmes tifs noirs à la diable, les mêmes yeux sombres narquois, le même sourire moqueur au coin des lèvres. Ah si : la moustache, un petit trait fin comme dans les films américains. Il était affublé d'une lourde veste en cuir, « Tu vas crever là-dessous ! »

On trinqua et puis je lui dis : « Alors, raconte ! » L'air mystérieux, il sortit un papier de sa poche intérieure, le déplia devant lui : la page 1021 du petit Larousse, la carte du monde. Il pointa du doigt : « Le Havre, Bordeaux, Casablanca, ah, Casa la blanche, immaculée sous le ciel bleu. Je suis allé au Rick Café, tu peux pas savoir. Posé sur le bar, il y avait l'imper de Bogart et, je te jure, appuyée à la mezzanine, Ingrid Bergman, aussi belle que la Ilsa Lund de nos dix ans... » Et moi, scotché, j'y étais, je la voyais comme si c'était hier. Je le dévorais des yeux, je suivais les arabesques de ses mains. Je me battais avec les voiles pour naviguer au près jusqu'à Saint-Louis du Sénégal où nous devons débarquer notre cargaison de rhum frelaté. J'étais avec lui sur son cotre, à caboter le long des côtes de l'Angola pour trafiquer des armes de contrebande à Baia dos Tigres. Sur sa tartane de fortune, bourrée jusqu'à la gueule de pierres rares, j'accostais de nuit dans la baie des Baleines. « Walvis Bay, tu te souviens ? » Si je me souvenais ! Les dunes à perte de vue, mauves au lever du soleil, rouges dans la fournaise de la journée. Il n'y avait plus qu'à suivre le pointillé du Tropic du Capricorne pour traverser le continent. Près de deux mille bornes à cheval et à pied. Et l'heure de vérité dans le désert du Kalahari. « J'ai eu de la chance, je suis tombé sur un groupe de Bushmen avec leurs arcs

à la poursuite d'un troupeau d'oryx. Ah, si tu ne les as pas entendus chanter sous les étoiles, tu ne connais rien à la beauté du monde ! »

On fila finir la nuit au Tropicque, avec quelques bonnes bouteilles. Il nous raconta encore les femmes dorées de par là et leur bouche fraîche comme le jus des cactus. « Je te jure, j'ai pleuré sur la plage d'Inhambane quand l'Océan Indien m'a léché les pieds. Je l'avais fait, ce putain de voyage tout au long du Tropicque ! »

Il s'était installé là-bas, à deux pas de l'église de pierre et de marbre, comme savent en construire les Portugais. Il tenait commerce : noix de coco, anacardes, sucre, caoutchouc... Il en avait plein la bouche des couleurs et des odeurs, des épices et du rhum. Et les femmes, ce qu'il parlait bien de leurs seins fermes et de leurs larges fesses...

Il y a de ça cinquante ans. À la retraite, Émile est mort dans un accident de la route, ses freins ont lâché, comme sur nos bécanes... Léon est resté en Afrique du Nord : il est enterré près de Tamanrasset, il a été tué six mois après son arrivée, à l'époque où ce n'était pas encore la guerre mais seulement "les événements".

Pas de nouvelles de Gino. Tous les ans je lui écris en poste restante à Inhambane. Il ne m'a jamais répondu. Mais mes lettres ne reviennent pas, alors j'ai bon espoir. Je sais qu'un de ces jours il débarquera sans prévenir. Au Tropicque, dans notre cachette, j'ai laissé un mot pour lui avec ma nouvelle adresse. De mes vingt ans, je n'ai plus que lui. C'est pour ça, je l'attends...



LE MODÈLE ROUGE

Simone ne comprenait plus, Dexter avait l'air vraiment perturbé par ses rêves, ce n'était pas la première fois mais là, elle avait peur pour lui, cela allait en s'aggravant. Ce n'était plus lui qui peignait, peut-être que ce portrait d'elle serait son dernier tableau... mais alors, que deviendrait-il sans sa peinture ? Quinze ans ! Quinze ans ! C'est peu et beaucoup à la fois, elle l'aimait en secret, mais elle tremblait à l'idée de le perdre, qu'il finisse dans un hôpital psychiatrique comme d'autres peintres. Trente ans de peinture pour rien, ce serait moche ! Juste au moment où il commençait à se faire un nom. Son inquiétude tournait à l'obsession : comment travaillait-il avant de la connaître ? Où était-il ? Que peignait-il ? Il lui avait bien parlé de son premier atelier, de sa cave aménagée, mais y avait-il passé quinze ans ? Il faudrait qu'elle lui demande. Enfin.

« Dexter, on n'en a jamais parlé, mais est-ce que j'ai été ton premier modèle ? Tu as eu un autre atelier avant celui-ci, à part la cave de tes débuts ? J'aimerais savoir... »

Dexter eut l'air embarrassé, tergiversa quelque peu avant de lui répondre qu'elle était la seule et que oui, il avait eu un autre atelier, mais que cela n'avait pas d'importance, « En effet, j'ai eu un autre atelier, mais je n'y suis resté que quelques mois, il était trop cher et mal situé... » (En fait, il y avait vécu plus de cinq ans et il l'aimait bien cet endroit dans le XV^{ème} : un peu vieillot, mais dans une petite rue calme et un troisième étage donnant sur un parc d'où il pouvait voir des couples allongés sur l'herbe et des enfants jouant dans le grand bac à sable. Il en faisait des tableaux, ses premiers vrais tableaux. Et, ce qu'il se garda bien de dire, c'est qu'il était amoureux de sa voisine du dessus... son premier modèle, une jeune femme magnifique aux cheveux d'or.)

Simone voyait bien qu'il n'avait pas l'air à l'aise et se demandait pourquoi. Cachait-il quelque chose

qu'elle ne devait pas savoir ? Elle était loin de se douter que, depuis quelques semaines un rêve revenait sans cesse hanter Dexter (un autre que celui dont il parlait)... Celui de son premier modèle... Aude...

Depuis, il peignait comme un automate, comme si un autre peignait à sa place, il avait toujours ce rêve étrange devant les yeux :

« Elle était devant moi. Dans la cuisine. Accoudée sur un plan de travail recouvert de carrelage blanc. Regardant par la fenêtre. Aude était nue sous une simple chemise froissée. Le pan de sa chemise était à moitié relevé sur ses fesses. J'admirais ses superbes fesses rebondies. Devinant une amande couverte d'un doux duvet blond. J'avais envie de poser mes mains sur ses hanches. Deux assiettes séchaient dans l'évier. Je ne voyais qu'elle. Au-delà de la vitre, la vue était vide. Blanche plutôt. Sur les faïences claires du mur, sur sa droite, au-dessus de l'évier, le vide-ordures avait des airs de bloc-notes. Derrière elle, sur une petite table, deux bouteilles vides se dressaient près d'une belle scarole, à hauteur de ses fesses. À quoi pensait-elle devant cette fenêtre ? Sur une autre table, on voyait – posés pêle-mêle – des poireaux sur une feuille de papier blanc, d'autres bouteilles vides, des pots de peintures, grands et petits, des pinceaux. À terre, la moquette était parsemée de taches de peinture. Ses jambes, nues et soyeuses, s'arrêtaient quelques centimètres au-dessus d'un petit tabouret. Sous le plan de travail, à sa gauche, on apercevait les cadres de quelques tableaux. Elle était là, devant moi, immobile, attirant mon désir. Sur le haut de la fenêtre, je vis le haut d'un chevalet. Aude, dans sa cuisine n'était qu'un tableau, exposé dans mon atelier. »

Ce tableau (son rêve), il l'avait peint en cachette de Simone, le dissimulant dans la soupente. Il avait beaucoup de tendresse pour Simone et ne voulait pas lui faire de peine (elle avait été une

belle femme brune, majestueuse presque, un regard profond et il s'était pris d'affection pour elle. Mais le temps avait fait son œuvre et ses formes désormais...). Pour lui, c'est comme si quelqu'un d'autre avait peint ce tableau, ce n'était pas lui, Aude n'était peut-être qu'un personnage imaginaire. Sa raison commençait à vaciller, ce n'est pas seulement ses mains qui manquaient dans le dernier tableau, mais son être tout entier.

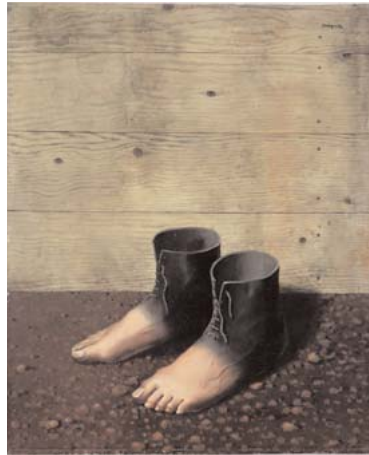
(Quelques semaines plus tard, Dexter fut pris d'un accès de rage, bousculant Simone, lacérant des toiles, jetant à travers l'atelier ses pots d'acrylique, ses brosses, ses pinceaux et ses vieux pots en grès. Simone prit peur et se sauva ; le laissant seul aux prises avec sa démente. Elle était loin d'imaginer ce qui allait advenir de lui.)

Il resta cloîtré dans son atelier, pris d'une frénésie créatrice, il barbouillait des toiles à longueur de journées (et de nuits), mais rien n'en sortait, il cherchait Aude mais ne la retrouvait pas, elle n'était qu'un tableau virtuel. Et si l'autre y arrivait ?

Le rouge l'obsédait. Dans son dernier tableau, peint en présence de Simone, il manquait les mains du peintre mais, peu à peu, c'est le peintre en entier qui disparaissait, ne laissant subsister – dans sa dernière toile – que les pieds (des chaussures en forme de pieds plutôt... bizarre)... Bientôt il ne resterait plus rien du peintre et de sa peinture.

(La folie de Dexter s'aggrava jusqu'au jour où, l'entendant hurler de douleur, des voisins appelèrent les secours. Une ambulance vint le prendre en charge, les infirmiers lui passant la camisole. Plus personne n'entendit parler de lui. Simone, prévenue, passa un jour à l'atelier pour récupérer des affaires. Il ne restait rien dans l'atelier, hormis son dernier tableau : une paire de pieds/chaussures posée devant une espèce de lambris, le titre inscrit au verso en lettres de sang : Le modèle rouge. Elle l'emmena avec elle.)

Je ne sais pas si, quand vous serez devant ce tableau, vous réagirez comme moi et penserez à la douleur du peintre.



Magritte, Le modèle rouge, 1935



LE BALCON SUR LA MER

À deux heures du matin le téléphone sonna. Nous venions juste de nous coucher. « Laisse, dit ma femme, j'y vais. » J'avais un peu de mal avec le modernisme. Je ne m'étais pas fait au téléphone portable ni à tous ces appareils qui font de la musique et des images. Je n'avais même pas d'ordinateur à la maison, c'est dire. Ma femme cria : « C'est pour toi, c'est ton frère ». Je pris le temps d'allumer une cigarette. Il ne m'appelait pas souvent, Ethan, une fois l'an, pas plus, pour mon anniversaire. Et ça durait, il avait toujours quelque chose à me raconter. Mais cette nuit ? Ou alors il avait oublié le décalage horaire...

« Émilie... » me dit mon frère, il y eut un silence, « Émilie est morte, on l'enterre samedi ». Je réussis à demander qui l'avait prévenu et si c'était à Ault, car je savais qu'elle n'habitait plus la maison sur la falaise. C'était bien là. On échangea quelques mots, il s'excusa de m'avoir réveillé, il raccrocha.

Je pris une tasse sur l'égouttoir, ouvris le buffet et attrapai la bouteille de bourbon. Je remplis la tasse et j'éteignis. Par la baie vitrée, la nuit entrait, tiède malgré la saison. Le halo du réverbère éclairait l'angle de la rue, l'entrée du parc Sierra de Alica où souvent, à la tombée du jour, nous aimions nous promener avec Matilda, jusqu'au kiosque. Nous attendions pour rentrer que la barre rouge du ciel glisse derrière l'ocre des toits et que la silhouette échevelée des yuccas joue aux ombres chinoises. Alors nous rentrions.

Émilie... La dernière fois que je l'avais vue, j'aurais voulu mourir. C'était juste avant mon départ pour le Mexique. Nous avions pris le sentier qui longe les falaises. Ses chiens couraient en tous sens, même le vieux Grasper dont le poil avait terni avec la maladie. Nous sommes descendus jusqu'au bois de Cise. Elle parlait beaucoup. Nous étions au printemps, le vent emportait ses paroles et ses rires. Un moment elle s'arrêta et me prit les

mains. Les yeux profonds, les cils fins sur lesquels mon index trembla, la belle courbure du nez, la bouche un rien boudeuse, le menton volontaire, elle était tout ce que j'aimais. Elle avait défait son chignon et les boucles auburn s'agitaient au vent. Ma main se fit tendre contre sa joue, « Je peux t'embrasser ? » Elle se tut quelques instants, me dévisageant comme si elle voulait graver mon visage dans sa mémoire. Puis nos lèvres se dévorèrent. Après, elle s'écarta, elle eut un sourire en passant le doigt sur ma bouche, « Ce sera ça, nos adieux » dit-elle. Et, me tournant brusquement le dos, elle remonta vers le plateau, les chiens à ses basques. Je vis les sternes au vol presque immobile traverser la barre du ciel au-dessus de sa silhouette qui s'en allait. Je savais que cette image demeurerait, une image faite pour l'hiver, pour les gris, pour l'hiver quand il tombe sur Ault et sur nos vies. Quand elle fut à trois ou quatre cents mètres et qu'elle fut si petite que je ne voyais plus que la tache blanche de sa robe, je criai son prénom. Le vent contraire rabattit sur moi le son de ma voix. Pourtant il me sembla qu'elle s'arrêtait. « Retourne-toi, pensai-je, je t'en prie, retourne-toi. » Alors le plus jeune des chiens redescendit la colline dans ma direction. Il courait avec fougue et ne se mit au pas qu'en arrivant sur moi. Il jappa deux fois. Je le caressai dans le cou, il me lécha la main comme il aimait. Et puis il repartit tranquillement. Je levai les yeux : la tache blanche là-haut basculait sur l'autre versant.

Je pris le vol de 6h25 à Zacatecas., je fis étape à Mexico et, le vendredi matin, j'étais à Charles de Gaulle. Mon frère avait proposé de passer me prendre mais je lui dis que j'avais une ou deux choses à faire à Paris.

Je remontai la rue Mouffetard, débouchai sur la petite place de la Contrescarpe, pris sur la droite la rue Lacépède. Rien n'avait changé. Je m'arrêtai

devant le petit immeuble, au 43. Sur le rebord de la fenêtre, au rez-de-chaussée, miaulait un chat noir et blanc. La fenêtre s'entrebâilla, une voix enfantine l'encouragea, « Tsss ! Tsss ! Allez, viens ! » Le chat disparut. C'était de petits rideaux en dentelle très ajourée. Je restais là immobile. Une main écarta le rideau et une fillette aux yeux clairs colla son nez au carreau. La bouche fit un halo car on était dans l'hiver, pas loin de zéro. De la main elle effaça la buée. Je vis ses boucles aux reflets roux. Elle fit alors une chose incompréhensible : elle me sourit et agita les doigts vers moi. Et le rideau retomba.

Émilie posait pour moi. Le premier tableau que je fis d'elle, elle tenait un chat gris dans les bras. Je fis toute une expo avec des chats, je trouvais que la sensualité de leurs attitudes collait merveilleusement avec son détachement apparent, à elle. Dès le deuxième mois, je l'aimais comme un fou. Elle se résigna à m'aimer.

Il y avait beaucoup de monde au cimetière. Émilie était une enfant du pays mais surtout la presse locale avait titré sur l'étrange malédiction qui frappait la famille dont deux filles, déjà, étaient mortes, elles aussi en pleine jeunesse. Émilie avait fêté ses trente ans l'été dernier.

Quand je fus devant la fosse, une fleur à la main, je demeurai pétrifié. Je regardais le cercueil en contrebas déjà constellé de roses et je ne pouvais m'empêcher de repenser à cet après-midi de mai, il y avait dix ans de cela, où nous nous étions séparés. Ou plutôt qu'elle était partie, qu'elle avait choisi de partir, refusant comme toujours de s'expliquer. Un engourdissement me prit la nuque et me tomba dans le dos. Quelque chose de glacial, une ankylose. Charlotte fit les quelques mètres que mesurait le trou. Elle m'entoura de ses bras, m'embrassa sur le front. Elle me prit doucement la main et nous sortîmes du cimetière.

Dans le premier café elle commanda deux alcools blancs. Elle sourit, elle avait dans le regard quelque chose d'Émilie, le grand ovale des yeux, plus nettement verts chez elle et empreints d'une lassitude qui me terrifia. Elle me dit qu'elles

avaient acheté presque tous les livres qui parlaient de ma peinture. Une fois Émilie lui avait dit « On pourrait croire que c'est lui qui les a peints ». Elle riait de sa trouvaille.

« Ça te ferait plaisir de revoir la maison ? » demanda-t-elle. Je savais qu'elles n'y habitaient plus depuis quelques années, à cause des risques d'éboulement. Il fallait maintenant démolir, elle venait de donner son accord. Mais elle avait encore les clefs.

Elle ouvrit les volets pour faire entrer un peu de clarté. La maison était vide, mis à part quelques cartons dans l'entrée. Elle prit quelque chose dans l'un d'eux. Je regardais la mer au loin et, sur le près, les rouleaux de la marée basse. « Jef, dit-elle, elle n'a jamais aimé que toi. » Elle s'approcha dans mon dos et posa la tête contre mon épaule. « Elle se savait... Tu comprends, cette maladie, on la connaît, elle ne se soigne pas. Moi aussi je... » Elle eut comme un sanglot dans la voix. « Elle n'a pas voulu vivre ça avec toi. » Ce qui me tomba sur le râble avait un goût terrible de sang.

Au loin la mer était grise et sale, presque immobile, et le ciel silencieux, que les mouettes avaient déserté. Quelque chose me happa le cœur, une mâchoire terrible, et la douleur fulgurante m'électrisa tout le corps. Je me mis à trembler.

« Elle a laissé ça pour toi... » Elle me tendit un gros cahier. La couverture portait en titre « Le balcon sur la mer ». Je reconnus son écriture. Je l'ouvris. « À Jef. » Elle avait noté en exergue : « De quoi que soient faites nos âmes, la sienne et la mienne sont pareilles. [E.B., *Les Hauts de Hurlevent*] »

Je lus :

Chapitre I

« Ce sera ça, nos adieux. » Il me dévisageait sans comprendre. Je pris son visage entre mes mains, je l'embrassai avec fièvre. Et brusquement je lui tournai le dos et m'enfuis. Je remontai la colline le long de la falaise. Les chiens bondissaient et jappaient à mes côtés. Je me sentis soudain si vide de tout, il m'aurait été doux de mourir... »



TROIS MODÈLES – 1. MODÈLE STANDARD

Karl 718 ajuste son œil au microscope à balayage et déclenche le laser. Il retouche sur le polyptyque le douzième personnage de la composition centrale, dont la chevelure, à son avis, n'est pas rendue aussi parfaitement qu'il l'aurait souhaité. Il y a urgence, l'exposition de ses travaux doit débiter dans moins d'une semaine et il a promis de livrer trois créations supplémentaires.

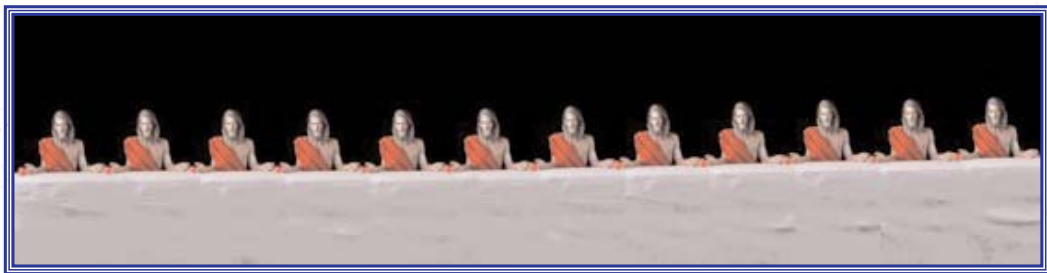
Karl 718 est artiste plasticien, spécialisé dans les portraits et les représentations humaines. Il tient enfin sa chance : une présentation de ses œuvres au musée NeueWelt de Brest-Litovsk, la nouvelle capitale de l'Union Germanique Européenne.

Il se redresse, jette un œil sur le modèle du jour, un jeune homme d'une grande beauté du nom de Karl 1205. Cheveux blonds, regard bleu, nez fin dans un visage anguleux et finement dessiné. Le jeune homme est modèle professionnel, et ça se voit. Il affecte une nonchalance ardente, sans l'ombre de la moindre impatience. Hier, le travail avec Karl 1515 avait été autrement difficile. Ce Karl 1515 avait cependant les qualités requises : cheveux blonds, regard bleu, nez fin dans un visage anguleux et finement dessiné, barbe claire... mais il manifestait un dédain exaspérant pour le travail que Karl 718 réalisait. Or s'il est une chose essentielle, c'est que les modèles participent au travail

pictural, ne serait-ce qu'en gardant une attitude neutre lorsqu'ils éprouvent ne fut-ce que l'ombre d'un désagrément. Le problème a sans doute été le même de tous temps, songe Karl 718. On ne sait jamais sur quelles personnalités on peut tomber et quels loups on fait entrer dans l'atelier ! Pour autant, Karl 718 a idée que c'est probablement plus difficile maintenant qu'autrefois. Autrefois, on pouvait croire que l'habit faisait le moine, que l'aspect physique parlait de la personnalité des individus et sur ces critères absurdes de leur apparence physique, on pouvait les écarter... Mais aujourd'hui que cet aspect physique est parfaitement normé, on est surpris, voire abusé ! Car derrière un même front haut et large, sous la chevelure blonde, au-delà du regard bleu, du visage anguleux et finement dessiné et de cette barbe bien taillée, se dissimulent bien des problèmes ! Il le voit bien depuis qu'il réalise cette série de cènes. Pour chaque œuvre, il a besoin de douze modèles. Il a rencontré des difficultés presque à chaque fois !

Mais il n'y a pas de problème aujourd'hui avec Karl 1205. Le jeune homme se tient tranquille, n'érupte pas des sottises à chaque instant, ne critique pas stupidement le travail de Karl 718.

Un vrai modèle standard d'excellente facture.



2. MODÈLE MODÉLISANT

– Tu crois que t'es un modèle pour ton petit frère ?

Heu ? Non ! V'là autre chose ! M'intéresse pas, moi, d'être un modèle. Modèle de quoi ? De quoi croit-elle que je puisse donner l'exemple ? C'est quoi son idée ? Que je sois une sorte de concept représentatif de mon petit frère ? Un modèle réduit, si ça se trouve... Une maquette, vas-y pendant que tu y es ! Non ? Ce n'est pas ça ? Tu veux au contraire que vis-à-vis de lui je sois du genre réel de chez réel et que l'autre microbe fasse l'imitation ? Pfff ! N'importe quoi. Si tu penses qu'en passant son temps à singer les autres il va s'épanouir ce petit con...

Alors j'explique à Madame ma Mère que le modèle représente la réalité. Mais pour autant, qu'il n'est pas la réalité. Hein ? Hein ? Comme la carte n'est pas le territoire, s'pas !

– Tu me fatigues, elle me rétorque.

Et moi, je deviens quoi là-dedans ? Une carte ? Ce que tu voudrais en réalité, c'est que je sois cette chose que décrivait Madame Dupuis l'autre jour à la boulangerie : « C'est un enfant modèle, vot' garçon ! » Ça m'a turlupiné un bon moment, sa réflexion de ménagère enfarinée. Voulait-elle dire que je ressemblais en tout point à je ne sais quelle personne fictive, dotée de toutes les qualités qu'elle pouvait imaginer ou alors croit-elle que je puisse être celui auquel les autres devraient s'efforcer de ressembler ? Dans les deux cas, ça ne me convient pas.

J'explique à Madame ma Mère en quoi ça ne me convient pas. C'est surprenant, parce qu'elle se prend la tête entre les mains et se met à se balancer d'avant en arrière en poussant des petits gémissements. Elle doit vouloir me montrer ce que pourrait être l'anti-modèle auquel, rassurez-vous, chère mère, j'ai depuis longtemps décidé que je ne ressemblerai jamais. L'anti-modèle, ça fait dix ans que je l'ai tous les jours sous les yeux et vous pouvez vous accrocher si vous pensez que c'est mon but dans l'existence.

– Je veux que tu t'occupes de lui ! Ça, tu le comprends ? Plutôt que de passer ton temps dans tes bouquins !

Oui, elle a raison de tenter sa chance ! Mais alors là, que dalle ! Rien à foutre de ce nain. Les parents sont des gens bizarres si l'on y songe deux secondes : ils pondent des gnards en série et ensuite, il faudrait que ceux qui ont eu la malchance d'avoir été lancés dans le vide parmi les premiers passent leur existence à s'occuper des autres ! Dites-moi, père... la vasectomie ? Vous y avez songé ? Maintenant, entre nous, il faudrait que vous vous en occupiez. Il faudrait !

En gros, tout ça commencé par cette remarque : Tu crois que t'es un modèle pour ton petit frère ! mais elle voulait dire à coup sûr : « T'as fait une GROSSE BÊTISE ! Et c'est MAL ! Et si ça se trouve, ton petit frère va en faire autant à force de te regarder ! »

Mais dites-moi, chère Mère, moi qui suis l'ainé de ce troupeau de moufflets, qui croyez-vous que



j'ais imité pour être capable de faire ces « grosses bêtises » ? Je n'ai imité personne. J'ai trouvé tout seul. Alors maintenant, vous vous imaginez que mon petit frère serait trop con pour ne pas savoir trouver par lui-même les bêtises qui lui conviennent et qu'il souhaite faire ? Vous pensez que je serais celui qui lui en donne le désir ? Celui qui lui montrerait peut-être même celles qu'il faudrait qu'il fasse ? Vous vous imaginez que si je n'étais pas là il serait SAGE COMME UNE IMAGE ? Vous

pensez que s'il n'avait pas de modèle, un enfant serait parfait ? Vous croyez tour à tour qu'il imiterait (ou pas) les sottises des autres et qu'il adopterait (ou pas) leurs comportements les plus angéliques...

Madame Mère s'est arraché une bonne touffe de poils et maintenant, la voilà qui jappe.

Je me cavale. Il est grand d'aller voir ailleurs avant l'orage.

3. MODÈLE LITTÉRAIRE

Gaston Mouchabier avait un faible pour Paul Claudel. Non qu'il eût compris parfaitement la portée de sa poésie ou de son théâtre, mais il en ressentait pleinement les élans et ça lui plaisait. Revenant le 13 février 1906 d'une lecture exceptionnelle et privée du *Partage de midi* à laquelle il avait eu le privilège d'assister (la pièce ne sera véritablement jouée au théâtre qu'en 1948 au Théâtre Marigny dans une mise en scène de Jean-Louis Barrault avec Pierre Brassier, Edwige Feuillère, Jacques Dacqmine et Jean-Louis Barrault lui-même, après que Paul Claudel eut obtenu l'accord de son confesseur pour que la pièce fût rendue publique), il demanda à son épouse s'il pouvait paraître nu devant elle. Elle fronça le nez à sa manière habituelle devant l'extravagance de son époux et se demanda quel démon pouvait être ce Claudel dont Monsieur Mouchabier faisait si grand cas et qui semblait le pousser à se livrer à des actes romanesques aussi excentriques.

Gaston nu en chaussettes,

l'observait avidement, cherchant à deviner les alarmes qu'éveillerait en elle la vue de son organe reproducteur qui, sous l'effet de l'émotion claudélienne, prenait doucement des proportions estimables. Rien. Il demanda à son épouse si elle consentirait, ne fût-ce qu'un instant, à prendre son *quiqui* dans sa main. Elle le fit sans se départir de la moue qui pinçait ses lèvres ni sans ôter ses gants qui lui faisaient en tout temps office de

seconde peau. Pourtant un jour – Gaston en conservait un souvenir poignant – il avait obtenu d'Émilie qu'elle ôtât ses gants et le résultat avait été si immédiat que sa chaste épouse manqua défaillir en constatant l'effet inattendu que, semblait-il, son geste avait provoqué. À la vérité, elle eut peur que quelque chose ne se soit détraqué dans le corps de son époux et que l'épanchement soudain auquel elle venait d'assister n'ait été la marque d'une quelconque maladie inconnue d'elle et dont sa chère mère ne lui avait jamais parlé. Gaston désignait par

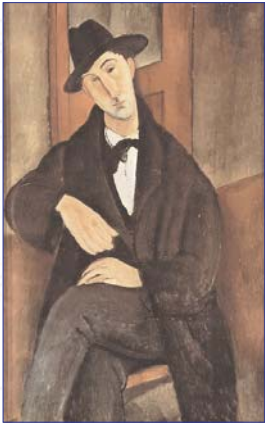


le terme enfantin de *quiqui* l'objet que la douce Émilie tenait en main car il lui semblait qu'ainsi il prenait moins le risque d'effaroucher son épouse. Ils n'avaient d'ailleurs l'un et l'autre pas d'autre mot pour désigner cet objet aux propriétés élastiques aberrantes aux yeux d'Émilie et, de cela, Gaston se satisfaisait d'autant mieux que son esprit pouvait, en de tels instants, se tourner tout entier vers la belle Ysé, ployée d'abord dans les bras de Mesa puis dans ceux d'Amalric avec qui elle s'enfuirait et enfin, de nouveau dans ceux de Mesa avec lequel elle échangera un serment de consentement sacramentel apte à transfigurer leur amour.

Passées quelques minutes dans cette posture, Gaston, qui commençait à frissonner légèrement au cœur de cette journée d'un hiver particulièrement rigoureux, remercia Émilie avant de passer son vêtement. Il se reboutonna avec soin et, avant de retourner à son office, il déposa un baiser sur la main gantée puis souffla à la femme qui partageait sa vie : « Ce Paul Claudel, tout de même ! Quel auteur ! »

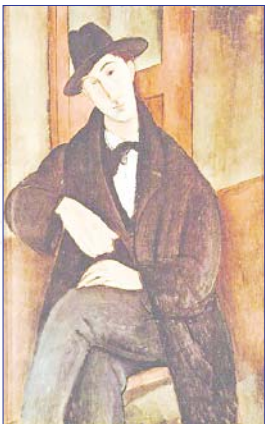


SIX PORTRAITS DE MON PÈRE

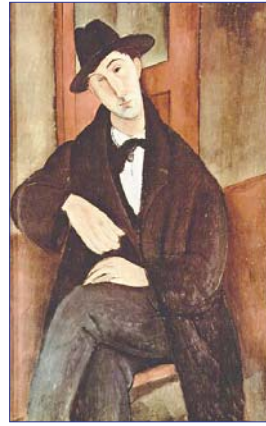


Mes parents avaient eu quatre filles. Mon père ne rêvait que d'un garçon. Il avait tant de choses à lui apprendre, de celles qu'un père ne saurait partager avec ses filles. Comme de porter le chapeau ou le nœud papillon, ou de marcher dans la rue avec distinction, sans parler bien sûr de tout ce que l'on partage

autour des femmes et qui est le sel de la vie. Mais ce que mon père désirait avec le plus de force m'apprendre, c'était à peindre. Il me mit de bonne heure au dessin et au coloriage et, à huit ans, m'offrit pour mon anniversaire ma première boîte de peinture. Les sept petits godets de gouache qui, me dit-il, sont les seuls à s'appeler couleurs, les autres ne sont que des *nuances* (l'italique souligne son dédain). À l'adolescence, je tombai sous le charme absolu de Modigliani et ce tableau que je fis de mon père, pour lequel il accepta de poser, reste une de mes plus belles toiles. Ce sont vraiment mes mains, me dit-il avec émotion.



Dès son retour il consulta le médecin de famille. Son état s'améliora vite et il put prendre son poste au début septembre. Pour autant ce n'était pas ça. Ma sœur aînée se maria en novembre. Elle ouvrit le bal à son bras et chacun remarqua qu'il manquait d'allant. Rien à voir avec la



Mon père était un de ces gratte-papier anonymes dans une administration préfectorale. Il était pourtant *capable* (c'était l'expression de ma grand-mère) mais il manquait de caractère. Non pas qu'il soit timide mais il répugnait à s'imposer. Quand j'appris l'adjectif, je sus qu'il le décrivait par-

faitement : il était effacé. Ma mère était, elle, une femme de tête qui menait le ménage avec énergie. Elle ne s'intéressait pas aux choses de l'art mais ne réfrénait nullement les attirances de son mari. Mes sœurs firent toutes de la musique et de la danse, à une époque où la frénésie consommatrice ne touchait qu'à peine les loisirs. La première année où nous sommes partis en vacances, en 1959, c'est elle qui décida que ce serait à Noirmoutier. C'est là-bas que mon père tomba malade. Oh, pas grand-chose, un mal de crâne tenace, de brefs élancements intestinaux. Assez pour le rendre silencieux, par instants perdu.

cérémonie elle-même, dont il se réjouissait pour sa fille. Pour ma part j'entrai en deuxième année aux Beaux-Arts et je découvris l'acrylique qui devait devenir ma manière privilégiée. Je voulus, pour son anniversaire, réaliser un nouveau portrait de mon père. En observant son visage, je vis que les traits s'étaient un peu creusés et le teint avait pâli. Je lui fis prendre la même pose que dix-huit mois plus tôt mais il ne voulut pas du chapeau ni du pardessus. Pas grave, je les ajouterais. Je rehaussai un peu le coloris de son visage car ses lèvres étaient très pâles. Je fus frappé de découvrir comme ses mains étaient fripées.



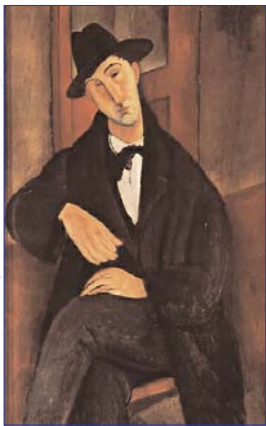
Et puis les choses allèrent très vite. Fin janvier, à l'hôpital on diagnostiqua un cancer. Je ne l'ai pas dit, mon père fumait. Il se roulait du gris ou du scaferlati à la main avec du papier maïs. Il ne fumait jamais dans la cuisine ni dans la salle mais son bureau suintait la nicotine. Un truc de famille car son

père serait mort du même mal s'il n'avait eu l'idée de se faire renverser par un camion, et moi-même je passe de la pipe au cigarillo. Ça aussi, comme la peinture, je le lui dois. Mais, à ce moment-là, je n'avais jamais encore acheté ni tabac ni cigarettes. À cette époque on n'allait pas à l'hôpital. Ma mère joua donc avec dynamisme et, je le mesure maintenant, un courage surhumain, les gardes-malade. Les premières semaines, il sembla s'apaiser, se reposer, mais très vite ses joues se creusèrent. Je venais m'allonger la nuit près de lui sur un lit de camp. Nous bavardions, je lui demandais des conseils sur les toiles que je peignais. Il était heureux et, souvent, il pleurait.



Les dernières semaines furent cruelles. Il ne pouvait plus rien ingurgiter, je devais le porter pour qu'il aille à la selle – il ne pesait plus rien. Le 24 mai, qui était un mercredi, j'étais assis sur le bras de son fauteuil. Depuis vingt-quatre heures il n'avait pas ouvert l'œil. À un moment il prit une grande

inspiration. Sa tête roula dans le creux de mon bras sans qu'il expire. Ma mère éclata en sanglots. Moi, bizarrement, aucune larme ne m'échappa. Je tenais mon premier mort dans mes bras et cela m'emplissait d'épouvante. Je trouvais le courage de le prendre et de le déposer sur la table. Et pendant que ma mère lui enlevait ses habits et le lavait – la toilette des morts – je fis la seule chose dont un fils peut être capable quand il ne sait plus rien : je le regardai, je le scrutai. Ma mère me dévisagea, ferma les yeux en hochant la tête. Alors je posai un carton sur la table, je sortis mes peintures et j'entrepris de faire son portrait. Jamais peindre ne me parut de plus grande utilité...



Impossible de peindre ce naufrage des chairs qui n'était plus mon père. J'esquissai la pose dans laquelle je l'avais peint quelques années plus tôt.

Si tu veux me faire plaisir, me dit ma mère, mets-lui son feutre. Il le portait quand on s'est rencontrés.

Je forçai un peu les contrastes, accentuai

le noir pour souligner la finesse des doigts qui étaient beaux, rougis un peu les lèvres qui avaient

embrassé ma mère comme jamais elle ne l'oublierait. Je lui dessinai un visage proche d'une estampe japonaise, intensifiai l'amande des yeux et donnai à la peau des joues et du cou un ambré plus sensuel. J'assombriss le pardessus pour qu'il tranche sur le rouge de la porte, derrière. Je peignais sans le regarder. Je n'avais pas besoin de modèle, je le portais en moi. L'acrylique lui donnait plus de vivacité.

En une heure j'eus fini. Alors je m'écartai. Ma mère s'approcha, elle sourit et, se penchant avec délicatesse, l'embrassa sur les lèvres.

Elle l'avait habillé d'une chemise blanche et d'un pantalon fauve. Elle lui avait passé son pardessus et, sur la tête, elle lui avait mis son feutre. Il était beau, mon père...

SUR LA FIN, DEXTER TAPAIT DANS LES BOÎTES

Lui : Sur la fin, Dexter tapait dans les boîtes.

Elle : Pourquoi tu dis ça ?

Lui, quinqu, chevelure poivre et sel, col roulé, jean noir, elle, larges lunettes orange posées sur un visage bronzé, marchent au milieu des toiles, un verre à la main.

La foule est compacte. Les invités, uniformément vêtus de noir, beige et gris discutent sur un ton uniformément posé, retenu et policé. Ce soir on inaugure l'exposition posthume de Dexter Ward dans une galerie branchée au cœur du quartier piétonnier.

Lui : Il a fini à l'asile après avoir détruit toutes ses œuvres.

Elle : Mais alors ces toiles, là, partout ?

Lui : C'est ce que possédaient des collectionneurs et son modèle.

Elle : Il peignait toujours la même femme ?

Lui : Dexter avait deux muses : une officielle et une secrète. L'une lui servait de modèle vivant, l'autre était son fantasme. Son rêve était de les fondre...

Elle : Les fondre ?

Lui : Oui, de n'en faire plus qu'une. C'était son obsession de vie. Il ne peignait que pour réaliser ce rêve : réunir dans une seule entité deux êtres, un réel, un fantasmé.

Elle et lui se faufilent entre les invités qui, sans interrompre leur conversation, avancent ou reculent d'un pas pour laisser passer le couple. Tous évoquent Dexter.

Il aurait rédigé un testament loufoque où il léguait ses pieds à une certaine Aude. Il se serait vidé le contenu d'un tube de peinture rose dans la narine droite, et un orange dans la narine gauche. Il serait mort, la tête dans le lavabo rempli d'eau gelée sur laquelle flottaient des glaçons verts.

Lui : Quand je te dis qu'il tapait dans les boîtes sur la fin.

Ah tiens ! Voici Simone, sa muse, regarde là-bas.

Elle : La femme avec les cheveux roux devant le grand portrait ?

Lui : Oui, c'est elle.

Elle : Tu veux dire qu'elle est la femme du portrait devant laquelle est se tient ? Mais elle n'est pas vraiment ressemblante !

Lui : C'est bien toute la complexité et toute la richesse de l'œuvre de Dexter. Sortons pour fumer, je vais te raconter.

Dexter je l'ai connu quand nous étions au lycée. À l'époque il s'appelait Jean-Claude, Jean-Claude Moreau ; un gars timide, boutonneux, solitaire. En cours, il n'intervenait jamais. Il bossait, était toujours dans la moyenne, jamais un bruit, jamais un éclat et jamais non plus une prouesse quelconque susceptible de le distinguer et de nous le faire apprécier. Simone c'était la même, en fille. Pas jolie, même pas drôle, ce qui aurait pu la rattraper...

Elle : Euh, si tu pouvais éviter d'alourdir ton récit avec des propos phalocrates... Je veux bien du feu, merci.

Lui : ... Oui donc Simone avait, à dix-sept ans, un physique disons pas facile, mais qui avait l'avantage de lui éviter les dragues lourdes que nos hormones nous commandaient. Elle était ronde, réservée, et derrière ses lunettes un regard peureux et emprunté.

Quelques années plus tard, je l'ai retrouvée. Nous avions trente ans et là je suis tombé de ma chaise. Ses rondeurs étaient devenues des formes, des formes harmonieuses qu'on avait envie de suivre du bout des doigts...

Et puis toujours ce regard si singulier, si profond mais quand au lycée il témoignait d'un malaise, d'une retenue, d'une honte presque, là, il était intrigant, habité, sexy.

Cela se passait pas loin d'ici, au Mac Ewans, un pub. Elle était avec Dexter et c'est pour cela que j'ai fait la connexion.

Ils avaient bien caché leur jeu ces deux-là !

Après leur bac, ils s'étaient en quelque sorte révélés. Dexter, contre toute attente avait intégré l'école des Beaux-Arts puis très vite avait quitté le cocon familial pour une chambre de bonne où il peignait, comme tous

les grands artistes à leurs débuts, enfin c'est l'idée que je m'en fais. Jamais nous n'avions soupçonné que Dexter Ward alias Jean-Claude Moreau avait une prédisposition pour la peinture, jamais.

Simone, elle, menait de front des études de lettres et des petits boulots pour gagner sa vie et financer ses études. En fait, ces deux-là, qui ne payaient pas de mine, ne contestaient pas comme nous le faisons à coup de manifs, de tracts et de provocations, les autorités, le carcan familial, la société, ces deux-là s'étaient émancipés bien avant nous. Ils vivaient leur vie en toute indépendance quand nous nous insurgions encore à longueur de temps avant de rentrer sagement chez nos parents, dont nous restions à charge.

Dexter avait retrouvé Simone un jour par hasard, et comme il n'avait pas osé demander à l'école un modèle pour ses nus, il lui avait proposé de poser chez lui, pour lui. Simone avait accepté et c'est ainsi qu'avait commencé leur collaboration.

Dexter était tombé amoureux d'une fille dans un rêve ; il l'avait prénommée Aude, son idéal féminin.

Simone posait mais c'est Aude que Dexter peignait. Au tout début, Simone s'en était étonnée : la femme que Dexter avait posée sur la toile ne lui ressemblait en rien. Dexter s'était justifié. Cette femme était celle qu'il avait vue, peu importe si la ressemblance n'y était pas. Simone s'était satisfaite de cette explication, car finalement ne pas être reconnue nue l'arrangeait plutôt.

Et puis au fil du temps, la femme des tableaux a changé, subtilement mais significativement. Dexter apportait désormais des touches de Simone dans le regard d'Aude, il modifiait légèrement un coin de bouche, un port de tête : de son pinceau Dexter parvenait à fondre les deux femmes.

Elle : Et alors cette rencontre au Mac Ewans ?

Lui : Simone était devenue une belle femme, gracieuse et ce regard ! Je suis totalement tombé sous le charme quand je l'ai vue près du bar. Elle levait son verre en souriant à Dexter, comme s'ils fêtaient quelque chose. Elle était d'une sensualité !

Elle : Et alors qu'as-tu fait ?

Lui : Je me suis approché d'eux. Dexter a eu un mouvement de recul. J'ai dit "Raphaël lycée Magenta vous vous souvenez ?" Et là, j'ai cru mourir de honte. Dexter a répondu "Ah bon ?", il s'est retourné pour attraper son verre sur le comptoir et il a trinqué avec Simone. Il la

devrait des yeux. Il faut dire qu'elle était magnifique avec sa frange au ras des sourcils, ses yeux couleur chocolat, ses longs cils...

Elle : Oui bon, et alors ?

Lui : J'ai répété "Raphaël lycée Magenta" et là, la clique ! Simone m'a jeté un regard glacial, "Je ne vois pas, désolée" et tous les deux m'ont planté là. Ils sont allés s'installer au fond du pub.

J'étais secoué. Me revenait en mémoire ce qu'on disait d'eux au lycée. Ils n'étaient pas de notre bande, ils ne partageaient pas nos idées, nos idéaux, nos rêves de révolution, nos révoltes à deux balles, alors on les prenait pour des nuls, des ringards. Jean-Claude, enfin Dexter, on l'appelait "puceau premier" et Simone "Boa à lunettes" quand on ne rajoutait pas après quelques demis dans le nez au bar du coin "Boa à lunettes, pas à quéquette". Je suis sûr qu'ils l'ont su, car la discrétion n'était ni notre fort, ni notre priorité. Au contraire, balancer des horreurs sur quelqu'un tout près de lui, sans qu'il ne réagisse, nous attribuait quelques points dans cette course effrénée à la cruauté, persuadés que nous étions d'être supérieurs et d'avoir raison. Que de signes de mépris nous leur avons envoyés ! Celui qu'ils me retournaient en pleine figure ce soir-là n'était qu'une infime goutte dans le marigot de méchanceté gratuite dans laquelle nous pataignons collectivement.

Je suis sorti du pub, plombé.

Le lendemain, j'ai lu dans la presse un article sur l'exposition de Dexter Ward. Le vernissage avait eu lieu la veille.

J'étais dans une mauvaise passe. Des ennuis au travail, solitaire et éprouvé après un nouvel échec amoureux, j'étais triste. Le désaveu de Dexter et Simone m'avait porté le coup de grâce, je n'avais pas dormi de la nuit.

J'ai attendu que la galerie ouvre ses portes et j'ai pénétré dans l'exposition, sur la pointe des pieds. C'était la première fois que j'entrais dans ce lieu, une collégiale désaffectée. Des belles pierres apparentes, une lumière haute à travers des vitraux contemporains, le silence. J'étais seul.

J'ai fait un premier tour sans m'attarder. Revenu au point de départ, la femme qui m'avait accueilli remplaçant méticuleusement des tas de prospectus. Elle a levé les yeux, m'a souri et a repris ses alignements. J'y ai vu une invitation à rester.

Deux heures je suis resté. Je me suis arrêté devant

chacun des vingt et un tableaux, j'ai lu tous les cartels pour repérer leurs dates de création. L'exposition ne respectait pas la chronologie de son œuvre. La plaquette distribuée à l'entrée expliquait les choix scénographiques de l'artiste. Je réalisais que Dexter Ward était connu, qu'il côtoyait les peintres les plus en vogue, qu'il maniait des notions qui m'étaient complètement étrangères.

Dexter Ward, alias Jean-Claude Moreau, le boutonneux, le transparent, facile à chambrer et qui jamais ne se révoltait, ce Dexter-là excellait dans son domaine. J'étais abasourdi.

Mais ce qui me troublait le plus, outre ses qualités artistiques que j'avais bien du mal à juger, je n'y connaissais rien en art, ce qui me chavirait littéralement... c'était Simone.

Elle: Ah oui, qu'il ait façonné une nouvelle femme avec ses deux muses ?

Lui: Non ! Ce qu'il avait fait de Simone ! De tableau en tableau Simone avait changé. Au tout début seulement ses cheveux permettaient de la reconnaître et puis au fil des années, Aude et Simone n'ont plus fait qu'une seule femme. Et cette femme-là avait un charme irrésistible.

Elle: C'est bien ce que je dis, tu es tombé amoureux de la créature de Dexter, le mixte de Simone et de Aude...

Lui: Mais non ! Tu n'y es pas du tout ! Dexter était plus qu'un peintre, c'était un magicien...

Elle: Je ne te suis plus, nos verres sont vides, viens on rentre. J'ai repéré qu'il y avait des bouteilles en réserve derrière le buffet, ils ont fait les choses bien.

Elle et Lui entrent dans la galerie. La foule est clairsemée à présent. Ils s'approchent du buffet.

Lui: Regarde Simone là-bas, tu ne remarques rien ?

Elle: L'âge lui est un peu tombé dessus, comme sur nous tous d'ailleurs, mais on sent qu'elle a dû être une très belle femme. J'ai du mal à la retrouver dans la description que tu m'en as faite, avec le serpent...

Lui: Chut !

Il remplit son verre et le boit cul sec.

Lui: Simone est devenue la créature de Dexter. Sous le regard de Dexter, sous le pinceau de Dexter, et certainement avec tout l'amour que Dexter a su lui donner, elle est devenue la belle femme des tableaux. Quand je l'ai vue dans ce pub, elle m'a ébloui. Quelque chose d'imperceptible dans le pli de sa bouche, dans sa façon de fixer, dans sa démarche, me confirmait que c'était bien la Simone du lycée mais c'était une femme magnifique et...

Elle: Et ?

Lui: En rentrant de la collégiale, je me suis effondré, fiévreux. Les tableaux défilaient devant mes yeux. Je voyais la transformation de Simone de tableau et tableau, tu sais comme avec ces petits carnets dont tu fais défiler le bord des pages à toute allure et qui te racontent une histoire. Et à la fin du carnet il y avait la Simone du Mac Ewans qui me répétait dédaigneusement : "Je ne vois pas, désolée".

Elle: Flip books.

Lui: Quoi ?

Elle: Les petits carnets qui défilent, on appelle ça des Flip books.

Lui: Cette scène m'a hanté longtemps. La nuit je faisais ce rêve-cauchemar récurrent et le jour je cherchais Simone à chaque coin de rue. Et puis les années ont passé et...

Simone traverse la galerie pour rejoindre le buffet.

Interpellée par le regard troublé de l'homme qui lui sourit, elle s'arrête.

Lui: Bonsoir Simone.

Simone: On se connaît ? Je ne vois pas, désolée.

Simone remplit une assiette de petits fours et tourne les talons.

